

# LE MENEESTREL

4579. — 86<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 5.



Vendredi 1<sup>er</sup> Février 1924.

## ROMANTISME & MODERNISME

**S**OUTENUE par l'état d'esprit moderne, entretenue par les mauvaises querelles politiques, la lutte entreprise contre le romantisme, ou plutôt contre les chefs du romantisme, ne cessera sans doute qu'avec la période troublée que nous traversons; et il serait inutile d'élever la voix pour dénoncer l'iniquité et l'absurdité d'une telle lutte si un silence complice ne risquait de donner raison à l'avenir lorsqu'il condamnera en notre époque l'esprit de veulerie et d'insouciance qui ne la caractérise déjà que trop.

Lutte inique, avons-nous dit, et absurde. Pourquoi?

Inique, parce que toute action en faveur du mensonge est inique, et que c'est un mensonge de présenter les chefs du romantisme comme de grandes voix creuses. L'iniquité de cette lutte ne peut d'ailleurs qu'amener une diminution de la France. Trop d'étrangers déjà, fermés à la nature du lyrisme français, sont portés à faire leur le mot de Voltaire : Le peuple français est le moins poétique des peuples. Que Voltaire, qui ignorait et voulait ignorer Villon, Ronsard, d'Aubigné, et qui était lui-même le plus mauvais critique possible en matière de lyrisme, ait erré à ce point, on peut le comprendre. Mais qu'on puisse endosser son erreur après Vigny, Musset, Leconte de Lisle, après Lamartine, un des plus purs « chanteurs » de tous les temps, après Hugo, tout aussi unique dans sa contrée spirituelle que Dante et Shakespeare dans les leurs, voilà qui dépasse l'humble et naïve compréhension de qui a gardé dans son cœur un enthousiaste besoin de rêves (1). La France, l'Europe, la Terre entière, pour formuler de semblables jugements, seraient-elles devenues en effet les moins lyriques des nations, des continents ou des planètes? On pourrait le craindre.

Lutte absurde, parce que je ne sache pas que l'art soit encore sorti du romantisme. L'art moderne, ultra-moderne même, n'est qu'une exaspération des qualités négatives, — c'est avec intention que je ne dis pas des défauts, — de la grande période romantique.

Les pâles classiques des années de la Restauration, de Louis-Philippe et du Second Empire critiquaient chez les romantiques, non sans parfois un semblant de raison, des tendances qui se sont pleinement épanouies depuis, dans l'art moderne. Ainsi, ces effarouchés oiseaux de nuit reprochaient à leurs adversaires l'abus de l'image, la recherche de la sonorité verbale pour elle-

même, le mépris des conceptions bien établies et de l'enchaînement logique des idées; toutes choses qui sont devenues les fondations mêmes de l'art depuis l'avènement de Mallarmé. D'autre part, ils attaquaient les romantiques du point de vue de la morale, anathématisant chez eux le goût pour la morale libre, la tendance à la désespérance et au scepticisme, une complaisance excessive pour la peinture réaliste de passions trop particulières, ouvertures sur l'anarchie, sur l'athéisme ou, au moins, sur un panthéisme sans frontières d'où toute idée d'une divinité morale ne pouvait être qu'exclue; et toutes ces choses, elles aussi, sont bien devenues de nos jours la chair et le sang de notre littérature.

Seulement, voilà : les chefs du romantisme, dans l'œuvre desquels l'esprit moderne ne trouve presque plus rien qui s'accorde avec ses désirs, les chefs du romantisme, natures puissantes, enthousiastes, primitives un peu, savaient garder l'équilibre dans l'indépendance. Après des heures de douloureuse rêverie, un Hugo pouvait s'écrier :

Ne doutons pas. Croyons. Emplissons l'étendue  
De notre confiance, humble, ailée, éperdue.  
Soyons l'immense Oui (1).

Leur sensualité ne s'énervait pas et, d'un bond, se transposait en spirituelle ivresse. Ils savaient que le véritable amour est une religion, que

La prière est la sœur tremblante de l'amour,

que la seule joie durable, c'est de

Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher,  
Apercevoir un astre à travers une chair.  
Voir à travers le cœur humain l'âme divine (2).

C'aura été l'originalité de Baudelaire de se soumettre à tous les mauvais frissons au lieu d'en vouloir rester le maître, et c'est pourquoi, contrairement à la plupart de mes contemporains, malgré mon admiration pour un artiste parfois très grand, je donnerais volontiers tout Baudelaire pour un vers de Victor Hugo, comme je donnerais tous les paradis artificiels pour un rayon de soleil ou pour un bruit d'eau vive. Un jour, les hommes se rendront mieux compte du danger des « frissons nouveaux ». « Voyez, maître, disait-on à Saint-Saëns, qui n'aimait point certaines dissonances, on s'habitue à tout. Hérésie aujourd'hui, vérité demain. — Peut-être, répondait le vieux penseur, vaudrait-il mieux ne pas vouloir s'habituer à tout. » De notre temps, on ne sait plus et l'on ne veut plus « choisir ». Or, qu'est-ce que l'art, qu'est-ce que la morale, sinon des « choix »? Même un univers est un choix, un choix dans l'infini des possibles.

(1) *Pleurs dans la nuit (les Contemplations, VI, 6)*.

(2) *En Grèce (la Légende des Siècles, XXXIX)*.

(1) Il faut d'autre part remarquer que la poésie lyrique n'est pas l'unique forme de poésie, si elle en est la plus sublime : Molière dans la haute comédie n'est pas moins poète que Lamartine dans la grande élegie.

Ah! santé, magnifique santé dans l'indépendance de la force! mépris des conventions mondaines! élans de tout l'être vers sa source éternelle! splendides lieux communs! que je vous admire, que je vous aime, et que je plains les esprits caducs qui vous qualifient de grandiloquences! On comprend encore la hautaine réserve d'un Vigny, la tristesse mal résignée d'un Musset; on s'irrite de la joie formidable d'un Hugo ou de la rayonnante sérénité d'un Michelet.

On parle beaucoup de retour à la vie primitive, aux sensations initiales, et l'on se prend d'amour pour l'art « nègre ». Mais pourquoi s'arrêter aux nègres d'Amérique dont la vie a subi l'influence de notre civilisation? Pourquoi ne pas suivre jusqu'au bout les données de l'évolutionnisme matérialiste, ne pas adopter l'esthétique des Hottentots ou des indigènes d'Australie, ou, mieux encore, ne pas admirer exclusivement ce qu'il peut y avoir d'art dans la clameur stridente des singes anthropoïdes, nos darwiniens ancêtres? Si un jour on en venait à renverser la théorie, si l'on découvrait que Hottentots, Australiens et, enfin, singes anthropoïdes sont, non des types primitifs, mais des types dégénérés, « décadents », quelle désagréable surprise pour ceux de nos esthètes qui auront cru trouver chez eux la source première de tous les sentiments humains!

On parle beaucoup de religion, beaucoup de christianisme. Cependant l'art moderne, qui fait parfois profession de catholicisme, est aussi matérialiste et anti-chrétien que possible, non moins, — ce qui n'est pas peu dire, — que la société moderne, laquelle préfère décidément au verbe « être », qui vient de Dieu, le verbe « avoir », qui vient du Diable. L'esprit prussien, l'esprit « boche », comme on disait naguère, dont on a justement dénoncé le caractère anti-chrétien, nous a envahis cependant. Notre pensée a pris la couleur nietzschéenne. Nietzsche nous a vaincus, ce Nietzsche, colossal antéchrist, dangereux entre tous, mais auquel, par une aberration inexplicable, pendant la guerre nous gardions notre sympathie, alors que nous la retirions violemment à Wagner, coupable, il est vrai, d'assez sots mouvements de mauvaise humeur, mais auteur d'un des plus beaux monuments qu'on ait jamais élevés à l'esprit chrétien, — et je pense à tout son œuvre, à la Tétralogie non moins qu'à *Parsifal*.

Hélas! nous ne nous appuyons plus sur aucune foi vivante. Le scepticisme a gagné notre cœur, et la mort n'est plus loin. On sent la cristallisation se saisir de la société. Effrayés d'une indépendance qui a amené trop d'esprits à la veulerie, à l'anarchie générale, beaucoup de bons esprits en viennent à redouter l'individualité même, à préférer de sûres hérédités aux aventures de l'effort personnel. Quoi cependant de moins chrétien? « Qui honore son père ou sa mère plus que Moi... » Superstition du titre, quel qu'il soit, sans souci de la valeur réelle, et comme si la véritable élite d'une nation ne se composait pas des meilleurs de tous les milieux; en même temps, amalgame étrange! respect religieux de la valeur marchande des choses; puis, renonçant à tout effort vers la découverte des causes, adoption de remèdes de fortune; enfin, un besoin effréné de jouissances de tous ordres; avec cela la société ne saurait durer beaucoup plus longtemps. Faut-il s'en attrister? Non, s'il n'est pas d'autre moyen de revenir à une conception plus saine et plus primitive de la vie, à cette conception religieuse qui était celle, non pas peut-être d'un Bossuet ni même d'un Pascal, mais celle des

premiers pères de l'Église, Origène, Clément, — et des grands romantiques, Hugo, Michelet, Lamartine.

Sinon, terre épuisée, où ne germe plus rien  
Qui puisse alimenter l'espérance infinie,  
Meurs! Ne prolonge pas ta muette agonie,  
Rentre pour y dormir au flot diluvien (1).

Lorsque l'on considère l'ensemble de la stupide société mécanique où nous vivons, comme on comprend ces désespérées exclamations d'un créole au grand cœur exilé dans nos villes (2)!

Jacques HEUGEL.

## LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre des Arts. — *L'Épreuve du Bonheur*,  
trois actes de M. Henri CLERC.

Aux premières répliques le spectateur pouvait craindre — ou espérer — une pièce sociologique, une de ces pièces toutes mécaniques où l'humanité est comme un cadavre livré au scalpel. M. Henri Clerc n'a pas voulu cette pièce, et, pour notre part, nous l'en félicitons. Disons tout de suite qu'il a écrit une pièce remarquable par la mesure, l'équilibre et par une finesse dans les nuances qui n'exclut ni l'émotion ni la force. Ce n'est pas un chef-d'œuvre : il y faudrait quelque chose de plus; c'est tout simplement une œuvre réussie.

Jean Roysse, sergent durant la guerre, a été le filleul de M<sup>lle</sup> Germaine Derval. Lui, ouvrier électricien; elle, fille d'un riche industriel. Cependant l'un et l'autre, pris dans la magie de cette grande époque anormale, se sont laissés vaincre par l'amour. Les différences d'éducation ne comptaient guère alors; on ne voyait plus que la noblesse du cœur. Mais, la paix venue, les anciennes cloisons se sont dressées de nouveau. Roysse a senti qu'il ne serait plus qu'un intrus chez les Derval; plein d'amertume, il est devenu un des militants du communisme. Germaine, secrètement attristée par la réserve du jeune homme, a consenti à épouser M. de Ronchamps, ingénieur fort apprécié. Le mariage va avoir lieu. Or, Roysse est sur le point de faire voter une grève des plus dangereuses pour l'équilibre social, une grève sur laquelle les plus avancés comptent pour amener la révolution. Par une sorte d'instinct obscur, c'est cependant le jour où il doit parler que le jeune meneur choisit pour revoir Germaine. Troublé dans son cœur par la présence de celle qu'il n'a cessé d'aimer, troublé dans son esprit par les avertissements de Germaine qui le supplie de ne pas déchaîner des troubles d'où rien de meilleur ne pourra sortir, il la quitte, se rend au meeting, parle contre la grève, à la stupéfaction générale, et n'échappe qu'à grand-peine, grâce à un ami dévoué, à la fureur des ouvriers qui le traitent de « vendu ».

Germaine, mise au courant, se précipite chez Roysse. Il croit bien n'avoir obéi qu'à sa conscience, elle est

(1) Leconte de Lisle, *L'Anathème* (Poèmes barbares).

(2) Un assez grand nombre de personnes, d'esprit myope et de cœur léger, qui confondent vivre et s'agiter, voient dans notre époque un temps de renaissance et de fécondité. Certes, des forces puissantes et salubres travaillent dans l'ombre, préparant l'avenir; mais, justement, ces forces-là sont ignorées ou niées des esprits dont je parle. Quelle renaissance saluent-ils donc? Non, quoi qu'en puissent penser des jocrisses qui ont leur nez pour horizon, l'âge qui a vu la Grande Guerre et qui voit l'indescriptible état actuel de la société, est un âge funèbre et douloureux. Ce n'est d'ailleurs pas une raison pour désespérer. Au contraire : « Soyons l'immense Oui. » Mais on se demande vraiment quels cataclysmes seront nécessaires pour que soient dessillés les yeux trop faibles!